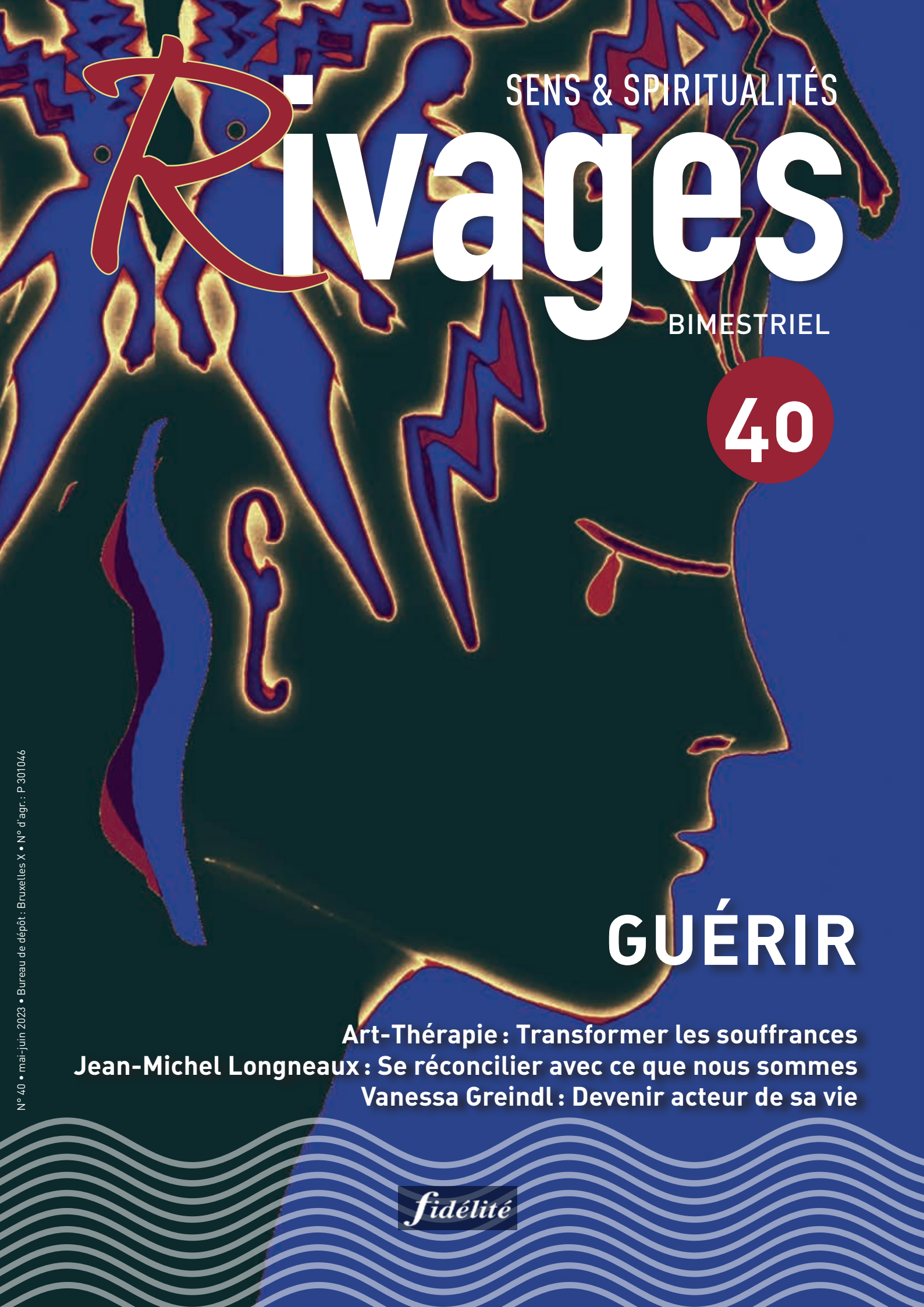


SENS & SPIRITUALITÉS

Rivages

BIMESTRIEL

40

GUÉRIR

Art-Thérapie : Transformer les souffrances

Jean-Michel Longneaux : Se réconcilier avec ce que nous sommes

Vanessa Greindl : Devenir acteur de sa vie

fidélité

N° 40 • mai-juin 2023 • Bureau de dépôt : Bruxelles X • N° d'agr. : P 301046

Rivages | n° 40 | mai-juin 2023

Éditeur responsable : Séverine Durand, 323 rue du Progrès, 1030 Schaerbeek • **Rédactrice en chef** : Pascale Otten • **Comité éditorial** : Alain Arnould, Geneviève Bergé, Maxime Bollen, Charles Delhez, Marie Gevers, Dominique Lambert, Nicolas Monseu, Guy Ruelle, Myriam Tonus • **Collaborateurs** : Hicham Abdel-Gawad, Daniel Bastié, Christian Bodiaux, Bertrand Estrangin, Vanessa Greindl, Jean Hanotte, Samira Mhanzez Serghini, Jean-Pierre Otte, Jacques Scheuer, Luc Templier, André Wénin • **Mise en page** : MC Compo • **Abonnements** : 323 rue du Progrès, 1030 Schaerbeek, info@editionsjesuites.com, 02 205 02 00 • **Prix abonnement** Belgique 1 an, 6 numéros : 24,50 EUR (36,00 EUR pour l'étranger) ; abonnement 2 ans, 12 numéros : 45,00 EUR (68,00 EUR pour l'étranger) ; abonnement de soutien : 40,00 EUR ; à partir de 10 abonnements groupés à la même adresse : 21,50 EUR par abonnement (33,00 EUR pour l'étranger) • **Prix au numéro** : 5,00 EUR • BE97 0688 9989, IBAN GKCCBEBB – Paraît tous les deux mois • ISSN 2506-9830 • *Rivages* est une publication des Éditions jésuites • **www.rivages.be**.

Crédits photographiques : Cover : © Elisabeth Brewaeys ; P. 4-5-6 © Vortex-creativ ; P. 7 Giovanni Bellini, *L'ivresse de Noé*, 1515, détail ; P. 9 © P. Otten ; P. 12-13 © Guillaume de Germain pour Unsplash ; P. 17 Madaba, Jordanie © Laura Seaman pour Unsplash ; P. 18 Vallée du Jourdain, Israël © Eddie et Carolina Stigson pour Unsplash ; P. 19 Ma'an Jordanie © Reiseuhu pour Unsplash ; P. 21 © Elisabeth Brewaeys ; P. 22-23 Glenn Etive, *Ballochilish*, United Kingdom © Thomas Tucker pour Unsplash ; P. 26-27 © Luc Templier ; 4e de cover : © Roberta Sorge pour Unsplash

Éditorial

Ami lecteur,

Il y a presque 7 ans que l'équipe Rivages s'est lancée avec vous dans une aventure spirituelle !

Offrir un regard différent sur le monde actuel et s'ouvrir à d'autres voies pour penser, quel défi, tant pour les auteurs que pour vous, lecteurs !

Au fil des quarante verbes qui vous ont été proposés, nous avons pu découvrir de beaux textes, des artistes inspirés, des réflexions philosophiques, des humains en recherche de sens.

Mais le monde de la presse écrite est aujourd'hui en grande difficulté et malgré votre enthousiasme, cher ami lecteur, malgré le dynamisme et la créativité de notre équipe, ce numéro 40 sera le dernier Rivages.

Son thème « Guérir » voudrait encore donner à se nourrir sur la passionnante route qu'est la vie.

Sur ce chemin, sans cesse, nous croisons et croiserons encore l'abondance et le désert. Regardons-le en face, ce moment difficile du désert, entendons la plainte : la nôtre, celle de nos proches, sans jugement ou sans vouloir trop vite calmer la douleur et apporter une consolation. Puis, petit à petit, laissons briller en nous la flamme de l'espoir : oui, nous sommes capables d'innover, nous pouvons commencer « à faire du neuf », et ce à tout âge.

Innover ou mourir, serait-ce le destin de la condition humaine ? Faire du nouveau, même dans les plus petites actions de notre vie, peut sans doute devenir un chemin de guérison.

Pascale Otten
rédactrice en chef

Une nouvelle adresse-mail pour vous lecteurs, à laquelle vous pouvez nous écrire :

revue.rivages@gmail.com

L'œuvre de la couverture est d'Elisabeth Brewaeys. Médecin à Bruxelles, avec une vocation sociale, elle a toujours écrit et dessiné pour partager un peu de douceur avec les spectateurs de ses œuvres.
Pour en savoir plus, lisez l'interview de Daniel Bastié, pages 20-21 dans ce numéro de Rivages.

Sommaire
GUÉRIR

Rencontrer

- **Un pinceau pour guérir** 4
  Propos recueillis par Geneviève Bergé
- **Aimer l'incertitude de l'existence** 7
  Propos de Jean-Michel Longneaux recueillis par Charles Delhez
- **Devenir acteur de sa vie** 22
  Entretien avec Vanessa Greindl sur le thème « Guérir »
- **Histoire de Rivages** 28
  Pascale Otten

Vivre

- **Guérir à tout prix ?** 12
  Myriam Tonus
- **Guérison : la victoire de la vie** 14
  Hicham Abdel-Gawad
- **La voix divine sur le Mont Sinaï** 16
  Jacques Scheuer
- **De l'art pour adoucir le monde** 20
  Propos d'Elisabeth Brewaeys recueillis par Daniel Bastié

Contempler

- **Soulagement** 9
  Guy Ruelle
- **Une guérison inespérée** 10
  Alain Arnould
- **Guérir** 18
  André Wénin
- **Le Dieu qui sauve** 24
  Philippe Van den Heede
- **La consolation de l'ange** 25
  Christian Bodiaux
- **Bien Finir** 26
  Luc Templier

Un pinceau pour guérir

Propos recueillis par Geneviève Bergé

Un pastel gras, de la peinture, de la terre… Et si sens et joie de vivre renaissaient au creux des mains ? Les chemins de la guérison sont multiples, on le sait. Ceux que propose l'art-thérapie séduisent de plus en plus. Rencontre avec Sandie Brischler et Célicia Theys, deux praticiennes de VorteX Creativ à Bruxelles.

Art-thérapie : les mots semblent parler d'eux-mêmes, mais de quoi s'agit-il ?

L'art-thérapie est une pratique qui utilise le potentiel créatif de chacun à des fins thérapeutiques, ou simplement à des fins de développement personnel et de connaissance de soi.

Son champ d'application s'étend des divers secteurs médico-psycho-sociaux aux domaines éducatifs, carcéraux, socio-culturels…

Mais avant d'aller plus loin, notons d'emblée ceci : l'art-thérapie laisse l'esthétique en dehors du processus thérapeutique. Elle s'adresse au potentiel créateur et n'a absolument rien à voir avec le talent artistique ni même avec les techniques qui y sont associées. C'est l'expérience de la matière qui importe. Au *VorteX*, nous pensons que tout le monde est capable de se mettre sur le chemin de sa créativité personnelle et d'en faire un outil de développement.

Il s'agit avant tout de (re)trouver son potentiel créatif et de s'y (re)connecter.

Comment agit l'art-thérapie ?

L'art-thérapie suscite et éveille les ressources créatives des personnes qui prennent ainsi mieux conscience de leurs schémas, conditionnements, blocages… mais aussi de leurs ressources !

L'objectif ultime, c'est la **transformation**, pour ne pas dire la « transmutation » de nos souffrances et de nos entraves. Cette transformation ne peut avoir lieu que si nous sommes **pleinement présents** à ce qui est et ce qui naît dans l'instant, **ici et maintenant**. Dans le processus art-thérapeutique, nous nous laissons littéralement guider par le génie de notre inconscient. Plus nous lui laissons de place, plus des solutions peuvent émerger, des portes s'ouvrir…

On n'accède pourtant pas si facilement à l'inconscient…

Bien sûr ! Le processus mené dans l'art-thérapie rencontre, comme dans toutes les thérapies, des résistances inconscientes, des mécanismes de défense, des formes d'évitement. Le mental renâcle à aller là où il sent qu'on le mène ! C'est alors que nous, les thérapeutes, devons faire preuve de créativité. Car la difficulté constitue toujours une opportunité pour transformer et pour grandir. Les difficultés, comme les erreurs et les échecs, sont des tremplins, elles nous poussent à trouver des chemins de traverse qui, au bout du compte, nous mènent beaucoup plus

loin, et ensemble. C'est exactement cela que nous apprend le processus créateur.

Y a-t-il encore place pour l'expression verbale ou… est-elle bannie ?

L'art-thérapie est avant tout non verbale. C'est là sa force. Elle crée des espaces symboliques et favorise un mode de pensée analogique ou « en arborescence » qui est exactement le langage de l'inconscient et des rêves. Le langage, lui, est l'outil du mental, donc de la division. L'art-thérapie vise la réunification et le dépassement des dualités.

Dans un deuxième temps, cependant, on en revient à une forme d'expression verbale afin d'ancrer dans le conscient ce qui s'est passé lors du processus de création. Par l'entremise du thérapeute, la personne est amenée à formuler les « messages » apparus, les ressentis, et tout ce que l'image lui dévoile sur elle-même ou sur la situation explorée.

L'art-thérapie résonne-t-elle pour vous avec une recherche de sens, voire de spiritualité ?

Comme toute thérapie, l'art-thérapie est un chemin vers la connaissance de soi. La perte de sens est, en effet, le premier facteur de troubles, quels qu'ils soient. Les thérapies travaillent donc, chacune à leur manière, la question du sens. Cependant, je rappelle que l'art-thérapie œuvre avant tout dans la matière, je dirais même dans la matière première (en référence aux alchimistes). Elle agit dans la transmutation de la matière psychique. Si sa recherche est aussi d'ordre spirituel, l'art-thérapie ne l'envisage qu'ancrée dans la matière.

En conclusion ?

On pourrait dire que l'art-thérapie est une pratique limitée au service d'un objectif illimité : que nous redevenions des êtres libres, aux potentiels multiples, car nous sommes tous les acteurs responsables de ce monde. Si l'individu change, la collectivité changera… ! ♦

www.art-en-action.fr

Formations intensives art-thérapie & ateliers de créativité

http://www.vortex-creativ.com/

Geneviève Bergé est écrivaine. Son dernier livre, *Lettres d'Otrante*, vient d'être réédité aux éditions du Sablon.

Aimer l'incertitude de l'**existence**

Propos de Jean-Michel Longneaux recueillis par Charles Delhez

Jean-Michel Longneaux a deux casquettes qui se complètent bien. Conseiller éthique à l'UNESSA (Fédération de l'accueil, de l'accompagnement, de l'aide et des soins aux personnes dans le monde de la santé), il est aussi professeur de philosophie à l'Université de Namur. Un homme pour qui la philosophie est la recherche d'une sagesse de vie en vue d'un rapport plus juste à soi et au monde.

Qu'est-ce que la guérison ?

C'est réussir à être heureux dans l'acceptation du monde et de la vie comme ils vont. Au niveau corporel, il s'agit de permettre à un corps qui souffre, qui hurle, de retrouver le silence. Que ce corps, ces organes ne soient plus un obstacle. Lorsque la maladie est chronique, il s'agit de se réconcilier avec ce que l'on est devenu, ce que l'existence a fait de nous. C'est un travail de deuil, un lâcher-prise par rapport à la vie que l'on a connue avant. Il y a aussi le handicap, notamment mental. La personne prend un jour conscience qu'elle est différente des autres. Elle est alors amenée à faire le deuil de ce qu'elle aurait dû être.

La culpabilité n'accompagne-t-elle pas souvent la maladie ?

En effet. Elle provient de notre désir de toute-puissance. On pense qu'on doit toujours être en contrôle et en maîtrise de tout. Tomber malade est alors vécu comme une faute. Je ne suis plus à la hauteur, j'ai raté quelque chose. En vérité, la maladie révèle notre finitude : nous sommes nés limités, vulnérables. Dès lors, pourquoi me sentir coupable ? Il est normal que mon corps

puisse me lâcher. Au niveau psychologique, il est normal aussi que je ne puisse plus supporter toutes les atrocités du monde. Il s'agit donc de rendre aimable la finitude humaine, de renoncer à la toute-puissance, de se réconcilier avec ce que nous sommes et ce que le monde est.

La maladie n'est-elle pas souvent vécue comme une injustice ?

On retrouve ici le personnage biblique de Job. Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour mériter ce qui m'arrive? Cela paraît injuste, mais par rapport à quoi ? Par rapport à ce qui m'était dû ? La maladie révèle précisément que rien n'est dû à personne. La vie est fondamentalement incertaine, que je le veuille ou pas. Pourquoi ne pas le vouloir et l'accepter ? Aimer l'incertitude de l'existence devient alors une force qui aide à vivre, et non une résignation. Je pense à un Jacques Lebreton, l'auteur de *Sans yeux et sans mains*.

Comment peut-on aider les gens à se réconcilier avec leur finitude ?

Pour cela, il faut un peu sortir de la philosophie ! Ce n'est pas parce que l'on a compris ce qu'on est qu'on est ce que l'on a compris ! En écoutant les gens, j'ai repéré quatre figures, plus une cinquième.

C'est parfois tout simplement en luttant jusqu'à l'épuisement contre ce qui est arrivé. Cela suppose la patience de l'accompagnant. Il est tout simplement présent, sans pouvoir empêcher la personne de refuser ce qui lui arrive. Quand celle-ci a touché le fond et vu que cela ne marchait pas, elle peut remonter à la surface.

Parfois c'est l'inverse. Quelqu'un a osé taper sur la table, invitant à arrêter cette fuite en avant. « Heureusement qu'il y a eu quelqu'un qui a eu le courage de me secouer. » Cela se passera peut-être mal sur le moment, mais le résultat sera finalement positif.

D'autres m'ont expliqué que ce sont des modèles qui les ont aidés à en sortir, notamment grâce à la lecture. « Ils en sont sortis, pourquoi pas moi ? »

Pour d'autres enfin, c'est la religion, un système de croyances. Le musulman acceptera son destin, puisqu'Allah le veut. Le chrétien se sentira en reliance avec le Christ, aimé par lui, en communion avec ses souffrances. Le bouddhiste parlera de karma.

Et la cinquième ?

Je voudrais d'abord insister sur le fait que je quitte ici le point de vue scientifique pour adopter celui de mes convictions personnelles.

Cette cinquième figure est incontournable, obligatoire, même si elle ne suffit pas. Il s'agit de parler, d'essayer de mettre des mots, du sens fût-ce en disant que c'est absurde. Quand on n'a pas les mots, on ne peut faire de sa propre situation une question; comment pourrait-on alors trouver une réponse ? L'échange de paroles, sans rien imposer, aide l'autre à s'entendre lui-même, à nommer ce qu'il vit. Les religions peuvent y aider, non pas en se présentant comme celles qui connaissent la vérité, mais comme le lieu où l'on cherche ensemble.

Cela marche toujours ?

Ces cinq postures sont ambiguës. En grec, *pharmakon* signifie à la fois médicament et poison. Les bonnes intentions peuvent donner le meilleur et le pire. Il faut donc de la prudence et de l'humilité. Parfois, il faudra demander pardon si cela n'a pas bien fonctionné. Le pardon peut aussi guérir.

Et, en conclusion ?

Guérir, c'est finalement se rattacher à ce qui est don de la vie, être présent à soi, une présence sereine, détachée de tout état d'âme, de toute représentation, comme dans la méditation. C'est découvrir que rien n'est dû, que tout est donné. Alors on est capable de vivre tous les aléas du monde. ♦

Charles Delhez est prêtre jésuite et sociologue. Conseiller spirituel national des Équipes Notre-Dame, il est l'auteur de nombreux ouvrages. Il est également chroniqueur à La Libre Belgique, à Dimanche et sur RCF et curé de Blocry (Louvain-la-Neuve).

Soulagement

Quand je n'ai pas le cœur prêt à faire autre chose,
Je sors et je m'en vais, l'âme triste et morose,
Avec le pas distrait et lent que vous savez,
Le front timidement penché vers les pavés,
Promener ma douleur et mon mal solitaire
Dans un endroit quelconque, au bord d'une rivière,
Où je puisse enfin voir un beau soleil couchant.

Ô les rêves que je fais en marchant,
Dans la tranquillité de cette solitude,
Quand le calme revient avec la lassitude !

Je me sens mieux.

Je vais où me mène mon cœur,
Et quelquefois aussi, je m'assieds tout rêveur,
Longtemps, sans le savoir, et seul, dans la nuit brune,
Je me surprends parfois à voir monter la lune.

Eudore Evanturel, *Premières poésies*, Éditions 1878

Nous avons choisi pour le numéro 40 de Rivages un texte du Québécois EUDORE EVANTUREL, né en 1852 et décédé en 1919.
Son œuvre, inspirée de sa région, a été longtemps négligée, alors qu'elle est plus sobre et originale que celle de nombreux contemporains.
Il fut un des premiers modernistes au Québec visant à briser les conventions existantes. ♦

Guy Ruelle

Guy Ruelle est juriste, thérapeute individuel et de couple. Diacre permanent, il a animé des sessions pour celles et ceux qui ont vécu une séparation. La poésie est l'une de ses passions.

Une **guérison** inespérée

Alain Arnould

Dans son dessin, Rembrandt saisit à merveille la dynamique d'une guérison. Celle de la belle-mère de Pierre, que nous racontent les trois évangiles synoptiques (Mc 1, 30-31, Mt 8, 14-15 et Lc 4, 38-39) mais en fait aussi celle de n'importe quelle guérison.

La belle-mère de Pierre est grabataire et fiévreuse. Le passage de Jésus va changer cette situation. L'artiste utilise sans doute l'évangile de Marc comme sa source car celui-ci est le seul à mentionner que Jésus *prend* la malade par la main. Pour Rembrandt, il ne s'agit pas d'un simple toucher. Jésus s'incline vers la belle-mère de Pierre et la redresse énergiquement de ses deux mains. Il la tire vers le haut et l'attire vers Lui. Leurs regards ne se croisent pas. Alors que Jésus pose un regard de compassion en sa direction, la malade se concentre sur le changement qui s'opère dans son corps et sur le mouvement que Jésus l'invite à accomplir. Et cette femme n'est pas sans volonté ! Elle s'agrippe aux mains de Jésus et rassemble ce qui lui reste de muscles pour répondre à son sauveur. Il est venu à elle, son pied droit est d'ailleurs avancé et vient toucher celui de la malade pour lui permettre de s'y appuyer. Prenant assise sur le pied de Jésus, saisissant ses deux mains, elle est prête à se relever. Son « oui » à elle se lit dans les traits de plume du maître. La guérison s'opère dans cet échange de toucher si délicatement et expressivement couché sur papier par Rembrandt.

Le lit de la belle-mère, lieu de sa souffrance, va pouvoir disparaître. Rembrandt ne lui consacre que quelques légers traits. C'est à peine s'il lui accorde encore une place dans la composition. Les contours où elle était retenue n'ont plus lieu d'être! Son lit est relégué à une condition du passé.

En dessinant la figure de Jésus avec des traits d'encre plus marqués et en le détaillant davantage, la figure du Sauveur domine la scène. Il est d'ailleurs au centre du dessin, la belle-mère étant décalée vers la gauche. Rembrandt fait ainsi écho au fait que c'est bel et bien Jésus qui prend l'initiative et opère le miracle. Sa stature dynamique ne trompe pas. Mais l'artiste hollandais réussit aussi à donner à la rencontre miraculeuse une atmosphère de tendresse qui fait de ce dessin une évocation exceptionnelle de la miséricorde du Sauveur.

Rien n'est impossible à Dieu ! Tant de suggestion et d'expressivité peuvent jaillir de quelques traits ! Tant de dynamisme et de tendresse peuvent émaner de n'importe quelle rencontre ! ♦

Alain Arnould est dominicain, docteur en Histoire de l'Art. Il a été aumônier des artistes à Bruxelles et il réside actuellement à Rome comme assistant du Maître de l'Ordre des Prêcheurs pour l'Europe septentrionale et le Canada.

Rembrandt van Rijn (1606-1669),
La guérison de la Belle-Mère de Pierre
Dessin à la plume sur papier, 17 x 19 cm
Vers 1655
Amsterdam, Fondation Custodia

Guérir à tout prix ?

Myriam Tonus

La santé est bien évidemment préférable à la maladie. Mais peut-on guérir définitivement de tous les maux ? L'injonction tyrannique de la santé à tout prix finit quelquefois par engendrer elle-même d'autres souffrances…

La santé est un « état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité » : telle est la définition de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS). Fichtre ! État de complet bien-être… Qui, raisonnablement, peut prétendre qu'il se trouve à longueur de journée et de mois, à tout moment et en toute circonstance, en cet état dans lequel absolument rien ne vient troubler le bien-être du corps ni du cœur ? Pour autant, dirons-nous que nous sommes en mauvaise santé lorsque nous sommes fatigués, tristes ou irrités ? C'est juste une question de proportion, bien sûr. Un rhume, une colique ou un torticolis sont des maux bénins et passagers, qui ne mettent pas en péril notre équilibre. Mais lorsqu'il s'agit du mental, c'est déjà plus compliqué : un deuil, l'angoisse de l'avenir ou la déprime s'inscrivent dans une certaine durée. Se dira-t-on « malade » pour autant ?

Quand la santé se fait dogme

La guérison, qui signifie le retour à l'état de santé, est bien entendu un horizon souhaitable (excepté peut-être lorsqu'on est hypocondriaque, c'est-à-dire habité par cette névrose qui mène à redouter plus que tout d'être malade et, du coup, à voir dans la plus petite anomalie un symptôme inquiétant). Mais la « tyrannie du bonheur », religion postmoderne aux dogmes implacables, a fait de la santé physique et psychique son credo : puisqu'il est théoriquement possible d'être en parfaite santé, il faut non seulement adopter un mode de vie qui écarte tout risque, mais également employer tous les moyens disponibles (et si possible rapides) pour retrouver la forme physique et la gniake mentale. Cela vaut dans la sphère privée mais aussi, quelquefois professionnelle. En certains lieux de travail, mieux vaut être une « battante » ou un « bosseur acharné », le sourire impérativement scotché aux lèvres quelles que soient les conditions : le logo d'Amazon et sa petite flèche optimiste en témoignent. Ils sont alors nombreux, les travailleurs qui perdent confiance en eux-mêmes (« je n'y arrive pas, je ne suis pas aussi bien que les autres »), qui ne font plus droit à leurs limites et vont au-delà de leurs forces… jusqu'à être rattrapés par un burn-out, signe évident d'une santé en souffrance. Dira-t-on qu'il était « malade », ce journaliste qui s'est jeté du 10e étage de la RTBF ? L'explication est évidemment toujours commode…

Lorsqu'on ne peut guérir

Or, l'un des enseignements que l'on peut tirer de la pandémie de Covid, c'est que l'humain est foncièrement fragile. Un virus invisible était capable de frapper n'importe qui, quel que soit son âge et son état de santé. Sans doute fut-il particulièrement redoutable pour celles et ceux dont l'organisme était déjà affaibli par l'âge ou la maladie. Mais l'on a vu des seniors et des diabétiques en guérir… et des personnes sportives se retrouver aux soins intensifs. C'est que le corps humain est un mystérieux microcosme dont les remarquables progrès de

la médecine sont encore loin d'avoir fait le tour ! À âge égal, Anne a connu trois cancers et s'en est sortie, tandis que Pauline a été emportée en trois mois par la leucémie. Toutes deux espéraient guérir… Et que dire des maladies telle la fibromyalgie, dont on parvient vaille que vaille à pallier la souffrance, chronique elle aussi ? Tant de malades qui n'ont aucun espoir de guérison complète et qui cependant apprennent à vivre – et même bien vivre –, sans se lamenter parce qu'ils ne jouissent pas d'un bien-être sans faille… Lorsqu'on leur demande comment ça va, beaucoup répondent : « Bien ! Pourquoi cela n'irait-il pas ? ». À l'inverse, combien de non malades rappellent immanquablement la chanson de Gaston Ouvrard : *Ah mon Dieu, qu'c'est embêtant, je n'suis pas bien portant !*

Et d'ailleurs, où placer le curseur de la guérison lorsqu'il s'agit de souffrances psychiques ? La personne bipolaire, dépressive ou sevrée de l'alcoolisme, qui mène une existence tout à fait normale parce qu'elle prend tous les jours un médicament – et cela, jusqu'à la fin de sa vie – ne sera jamais « guérie », au sens où elle pourrait se passer de traitement. Elle ne se considère pourtant pas comme « malade ». Pas davantage celui ou celle qui porte de vieilles, invisibles et ineffaçables cicatrices, des bleus au cœur qui jamais ne disparaîtront. La cure analytique l'apprend : on ne « guérit » pas de ses traumatisme passés, mais on peut un jour vivre avec et continuer à avancer.

Consentir sans complaisance

Au final, la « santé » et la « guérison » portent en elles une charge subjective. Consentir à la fragilité, à la non-complétude, au vieillissement, à la mort permet de relativiser bien des maux et de mieux guérir de ceux qui, pendant un temps, vous accablent. C'est peut-être bien cela, la guérison : retrouver un état, physique et mental, qui permet de se sentir suffisamment vivant et d'aimer cette vie telle qu'elle est, avec ses limites, ses failles et quelquefois ses souffrances. Refuser toute complaisance malsaine avec la destruction et le mal, c'est déjà commencer à guérir. ♦

Myriam Tonus est laïque dominicaine, romaniste, chroniqueuse et théologienne. Ces disciplines sont devenues ses lunettes de vie.

Guérison : la **victoire** de la vie

Hicham Abdel-Gawad

De tout temps, les êtres humains ont été confrontés à moult menaces pour leur vie biologique. On pense naturellement aux prédateurs directs. Mais un mal plus subtil, plus insidieux, peut-être aussi plus angoissant a rythmé le quotidien de nos ancêtres. Il s'agit de ce que l'on nomme communément la « maladie ». Il n'aura fallu rien de moins qu'un certain Louis Pasteur pour percer les secrets de ces étranges afflictions, avec la découverte des microbes. Bien entendu, la partie ne fut pas gagnée pour autant. Outre les années de recherches nécessaires pour élaborer les remèdes efficaces contre ces microscopiques êtres vivants, d'autres afflictions, encore plus insidieuses, ont été mises en évidence. On pense naturellement aux maladies génétiques ou aux dysfonctionnements cellulaires dont l'aboutissement le plus tristement célèbre est le fameux cancer.

En un sens, les avancées et réussites de la science dans le domaine médical ont pu miner une partie des prétentions de certaines religions. Face à une maladie grave, ne vaut-il pas mieux consulter les meilleurs médecins spécialistes en lieu et place de prier pour guérir ? Il semble bien vain de chercher à aller contre l'évidence. Le *corps* est soumis aux contingences de ce monde, et ce monde n'a que faire des prières de l'être humain. Pour autant, la religion doit-elle capituler et se rallier à un matérialisme philosophique, c'est-à-dire perdre ses prétentions à la transcendance ?

Il me semble que, comme à l'accoutumée, les choses rentrent dans l'ordre quand on ramène la religion à sa véritable dimension : la dimension métaphysique. Car qu'est-ce que la vie au fond ? Est-elle uniquement définie par *l'organisme vivant* ? Ou est-elle aussi définie par une dimension spirituelle, c'est-à-dire par ce qu'il conviendrait d'appeler la vie de l'âme ?

Dès lors que l'on refuse de limiter l'être humain à sa seule psychologie, c'est-à-dire qu'on considère que la « conscience » a une part qui transcende le monde, la question de la vie devient métaphysique. Prenons le cas du cancer. La victoire contre le cancer peut certes être synonyme de la sauvegarde du corps. Mais elle peut aussi se ramener à une implacable volonté qui défie la mort de son regard et lui fait face, avec la force d'une âme consciente d'être *de Dieu* et qu'elle est amenée à revenir *à Dieu*. Une volonté qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler le sacrifice du Christ qui *accepte* la mort et ainsi, la domine. De même, des personnes affligées préfèrent vivre au maximum le peu de vie qui leur resterait plutôt que gagner un ou deux ans de vie supplémentaire au prix d'un quotidien rythmé par des traitements contraignants. La victoire de la vie sur la mort n'est donc pas toujours synonyme de la victoire du corps sur la maladie. Elle est bien plus souvent la victoire de l'esprit sur la finitude.

Au fond, si la guérison du corps se ramène à la sauvegarde de *l'organisme vivant*, la guérison de l'âme n'est-elle pas cette paix intérieure qui, même face à la pire des maladies, donne la force à l'individu *d'embrasser la vie*, fût-elle aussi fugace qu'un battement de cil ? Là réside dans la religion ce que la science ne peut apporter : l'espérance, la foi indéfectible en une guérison ultime qui n'est rien d'autre que le retour à Dieu. ♦

Hicham Abdel-Gawad est docteur en sciences des religions de l'Université catholique de Louvain, il a publié plusieurs ouvrages aux éditions La boîte à Pandore.

Samira Mhanzez-Serghini est romaniste, professeure de français. Elle étudie la calligraphie.

© Calligraphie de Samira Mhanzez Serghini

La **voix** divine sur le Mont Sinaï

La fête juive de la Pentecôte

Jacques Scheuer

Lorsqu'il est question, dans la Bible, de la manifestation de Dieu sur le Mont Sinaï, de la révélation des dix Paroles et du don de la Loi, beaucoup pensent spontanément qu'il s'agit là d'événements qui ne concernent que la communauté juive. Dès certains commentaires juifs anciens, cependant, il y a comme une hésitation et une certaine alternance entre des interprétations qui mettent en lumière la singularité du peuple d'Israël et d'autres inspirées par une vision plus universelle[1].

À propos de la voix de Dieu qui retentit sur la montagne et parvient jusqu'au peuple, un commentaire liturgique, s'inspirant d'un verset du livre de Job, déclare :

> Il est dit : « Dieu a tonné d'une manière merveilleuse avec sa voix » (Job 37, 5). Qu'est-ce que signifie « a tonné » ? Quand Dieu donna la Torah sur le Mont Sinaï, il fit paraître à Israël des merveilles inédites avec sa voix. Qu'arriva-t-il ? Dieu parla et *la voix se répercuta à travers le monde*. Israël entendit la voix qui venait vers eux du midi ; aussi coururent-ils vers le midi à la rencontre de la voix. Du midi, elle se retourna vers le nord, aussi coururent-ils vers le nord ; elle changea vers l'orient, aussi coururent-ils vers l'orient. Mais de l'orient, elle tourna vers l'occident, aussi coururent-ils vers l'occident. De l'occident, elle tourna vers le ciel. Mais quand ils tournèrent les yeux vers le ciel, elle semblait venir de la terre, aussi regardèrent-ils vers la terre, comme il est dit : « du ciel il t'a fait entendre sa voix pour t'instruire, et sur la terre il t'a fait voir son grand feu, et tu as entendu ses paroles du milieu du feu » (Deutéronome 4, 36).

Simple rappel que Dieu est présent dans toute sa création ? Et que sa parole ou sa sagesse déborde infiniment les limites de cette création ? Le texte cependant poursuit en citant un certain rabbi Johanan :

> Rabbi Johanan dit que la voix de Dieu, comme elle était prononcée, se divisa en 70 voix, en 70 langues, pour que toutes les nations puissent comprendre.

C'est en effet, dès le livre de la Genèse, le nombre des peuples dispersés sur la surface de la terre. D'autres traditions font en outre remarquer que la montagne où Dieu se manifeste, étant située en plein désert, n'appartient à aucun peuple en particulier :

> La Torah a été donnée comme bien commun (c'est-à-dire comme appartenant à tous les peuples), publiquement, à un endroit n'appartenant à personne. Que chacun vienne donc et l'accepte ! (…) Et pourquoi la Torah n'a-t-elle pas été donnée dans le pays d'Israël ? Afin de ne fournir aucun prétexte aux peuples du monde qui auraient pu dire

1. On trouvera les citations et leur contexte dans l'étude approfondie de Jean Potin, *La fête juive de la Pentecôte : Étude des textes liturgiques*, Cerf, 1971, pp. 245-259.

> (alors) : c'est parce qu'elle a été donnée dans son pays (le pays d'Israël) que nous ne l'avons pas acceptée… De même que le désert, l'eau et le feu sont choses gratuites pour tout le monde, de même la Torah est gratuite pour tous les habitants du monde.

Plusieurs traditions et commentaires cependant se hâtent d'ajouter que les autres peuples n'ont pas écouté la voix de Dieu ou s'en sont détournés. Seul Israël a répondu à l'invitation divine et au don de l'alliance. La manière de comprendre l'appel de Dieu et notamment le sens de l'alliance, entre vocation singulière et dimension universelle, n'a pas cessé de faire débat dans les communautés juives depuis de nombreux siècles. Et l'on sait comment la communauté chrétienne naissante a cherché à son tour à se définir, en particulier à travers son récit de la Pentecôte dans le livre des Actes des Apôtres.

Sans entrer dans ce long débat – ou plutôt et le plus souvent, dans le déroulement sans fin de discours parallèles – revenons un instant au texte dont nous étions partis. Il évoque une autre caractéristique de la voix ou parole divine à propos de laquelle tout être humain peut et doit s'interroger :

> La voix fut communiquée à chaque Israélite suivant sa capacité : aux personnes âgées suivant leur force, aux nourrissons suivant leur force… Nous apprenons que Dieu parla à chacun suivant sa force. (Il en était de même pour la manne qui avait un goût variable suivant les besoins de chaque Israélite)… La voix (divine) a le pouvoir de varier suivant la capacité de chacun, pour qu'elle ne cause de dommage à personne. ♦

Jacques Scheuer est prêtre jésuite. Il a enseigné les philosophies et les religions de l'Inde et de l'Extrême-Orient à l'Université catholique de Louvain. Il est enseignant invité au centre Sèvres à Paris.

Guérir

André Wénin

« Va, lave-toi sept fois dans le Jourdain » (2e livre des Rois, ch. 5)

La lèpre ! Voilà ce qui tourmente Naaman. Cet Araméen n'est pourtant pas n'importe qui. Général, preux combattant et favori du roi, il vole de victoire en victoire. La vie lui sourirait en tout si sa peau ne pourrissait pas peu à peu, faisant de lui un homme en sursis. D'une de ses expéditions, il a ramené une toute jeune Israélite, qu'il a affectée au service de sa femme. Percevant l'atmosphère lourde d'angoisse et connaissant la réputation d'un guérisseur de son pays, cette esclave dit à sa maîtresse : « Ah, si mon maître se présentait devant le prophète qui est à Samarie, il le guérirait de sa lèpre. » Se fiant aux racontars que la jeune captive a rapportés à sa femme, Naaman s'en ouvre au roi. Est-il à ce point désespéré par son état, ou est-il resté simple en dépit du prestige et du pouvoir qui sont les siens ?

Manifestement, le roi d'Aram ne peut rien refuser à son général. Il écrit même une lettre de recommandation pour le roi d'Israël. Naaman arrive donc à Samarie porteur de ce message officiel et de riches cadeaux. Mais la missive est maladroite : elle laisse penser que le roi lui-même serait capable de guérir la lèpre. Fureur du roi d'Israël : c'est de la provocation pure et simple ! Heureusement, les nouvelles vont vite. Mis au courant de l'incident, Élisée dépêche un messager au roi (le torchon brûle entre eux deux !) : aurait-il oublié que, dans son pays, il y a un prophète qui est aussi un thaumaturge ? Qu'il lui envoie donc cet étranger atteint de lèpre : on verra ce qu'on verra !

L'Araméen arrive donc chez Élisée avec sa caravane. Il s'est à peine arrêté qu'un homme sort à sa rencontre : « Va te laver sept fois dans le Jourdain, lui dit-il : ta chair deviendra saine, tu seras guéri. » Naaman écume : « Je me disais : il va sûrement sortir et, debout, il va invoquer le nom du Seigneur son Dieu, agiter la main sur l'endroit malade et guérir la lèpre. Les fleuves de Damas ne valent-ils pas mieux que toutes les eaux d'Israël ? » Pourquoi tout ce voyage, si un simple bain suffit ? Demi-tour : la comédie a assez duré ! Alors ses serviteurs, pleins de bon sens et de tact, entreprennent de le raisonner en douceur. Si le prophète lui avait demandé quelque chose de difficile, mis au défi,

il aurait tenté le coup, non ? Alors, pourquoi ne pas faire quelque chose de bien plus simple, et qui ne coûte rien ? La sagesse évidente de ces inférieurs semble lui ouvrir les yeux. Cessant de voir en Élisée un être méprisant qui le snobe comme un sous-fifre, il reconnaît que c'est un « homme de Dieu » qui, en lui donnant un ordre déroutant, teste son humilité et sa capacité à faire confiance. Il se conforme donc à sa parole, et ressort du Jourdain comme un sou neuf.

Retour chez l'homme de Dieu, avec toute l'escorte. Mais ce qu'il dit à Élisée est étonnant : « Désormais, je sais que, sur toute la terre, il n'y a de dieu qu'en Israël. » L'affirmation permet de mesurer l'ampleur de son retournement. Il l'a compris : ce ne sont pas les eaux qui l'ont guéri, ni même Élisée. C'est le dieu d'Israël qui a vu sa confiance en la parole du prophète. Et ce dernier n'aurait pas pu intervenir si le maître ne s'était d'abord fié à ce que disait une jeune esclave ; sa parole serait restée vaine si le général n'avait ensuite écouté le conseil de serviteurs. Sa guérison vient, certes, du dieu unique. Elle est aussi le fruit de sa confiance et de l'initiative de ceux qui ont su la susciter. Ce dieu-là ne joue pas les magiciens : il a besoin de la coopération d'humains. C'est en cela qu'il est unique, comme Naaman le reconnaît.

L'Araméen avait amené de riches cadeaux. Sans doute comptait-il les donner au guérisseur pour le convaincre de déployer ses pouvoirs. Une fois guéri, par gratitude, il les offre à l'homme de Dieu, qui les refuse. Quand le serviteur d'Élisée, un certain Guéhazi, voit Naaman repartir avec ses présents, il le rattrape. Prétextant que son maître vient de recevoir des gens dans le besoin, il lui demande, en son nom, de l'argent et des vêtements. Naaman s'étant montré plus que généreux, Guéhazi s'en va cacher le butin extorqué, puis rentre chez son maître. Ni vu ni connu. Croit-il. Car il est moins facile de tromper le prophète qu'un étranger sans méfiance. D'un mot, Élisée le démasque. Il dénonce l'avidité qui l'a poussé à mentir pour mieux voler. A-t-il pris des cadeaux à Naaman ? Il prendra aussi sa lèpre. La guérison du premier était-elle aussi intérieure ? La maladie du second l'est tout autant ! ♦

André Wénin est bibliste et théologien. Il a enseigné l'exégèse de l'Ancien Testament et les langues bibliques à l'Université catholique de Louvain.

De l'art pour **adoucir** le monde

Propos d'Elisabeth Brewaeys recueillis par Daniel Bastié

Elisabeth Brewaeys est à la fois médecin et artiste. Deux aspects de sa personnalité qui se conjuguent et qui ne sont pas un mystère pour ses proches. Active durant la crise du Covid, elle sait mieux que quiconque ce que le mot *guérir* signifie.

Quelle a été votre formation ?

Je suis issue de l'Université catholique de Louvain. Par mes origines, j'ai vite été attirée par la médecine sociale, en m'occupant des démunis.

À quel âge avez-vous commencé à peindre et à écrire ?

Aussi loin qu'aillent mes souvenirs, j'ai toujours dessiné. L'écriture a aussi très rapidement accompagné mes jeux. Je me basais sur les histoires du *Petit Nicolas* pour dépeindre ma vie d'alors.

Que vous apporte le geste créatif ?

La peinture et la poésie me connectent au rêve. Elles sont l'équilibre nécessaire avec ma profession de médecin qui nécessite une intelligence plus analytique. Je travaille en tant que généraliste dans une maison médicale située dans un quartier dit *difficile* au cœur de Bruxelles. Ma patientèle est fort variée et, pour moi, je vois là une grande chance de soigner des personnes qui, malgré des situations parfois très compliquées, continuent à se battre pour un avenir meilleur pour eux autant que pour leur famille.

La pandémie a-t-elle endigué votre veine créatrice ou, au contraire, l'a-t-elle stimulée ?

La pandémie n'a pas arrêté mon envie passionnée de peindre et d'écrire. Au contraire, elle l'a encouragée car, étant au cœur du cyclone comme médecin, ces deux activités m'ont permis de prendre du recul par rapport à la complexité de la situation et de ne pas flancher alors que tout vacillait ici comme ailleurs.

Quel type d'ouvrages écrivez-vous ?

Au niveau de l'écriture, outre la poésie que j'ai déjà évoquée, j'aime rédiger des contes et des nouvelles. La formule courte des textes me permet de combiner ma profession, ma vie familiale et ma vie artistique, même si je ne désespère pas de terminer un livre plus classique ou, un jour, d'accoucher d'un roman.

À quel moment avez-vous ressenti la nécessité d'illustrer vous-même vos écrits ?

Le dessin arrive en jet et sans retouche. Même chose pour la poésie qui nécessite cependant une relecture plus grammaticale ou orthographique, mais l'œuvre s'accomplit d'une façon disons très spontanée et possède sa propre existence dans le regard des gens. Actuellement je fais un dessin, le photographie puis je retravaille le cliché. Il y a donc toujours l'original et le support informatique. Mais je peux également être beaucoup plus classique, avec une technique mixte qui marie pastels, peintures, crayons et tout ce qui me tombe entre les mains.

Que dit le public lorsqu'il vient à la rencontre de vos peintures ?

Lors de toutes mes expositions, le regard des visiteurs a toujours été bienveillant. Il s'agit d'occasions trop rares pour se livrer à des échanges et laisser les gens s'exprimer, poser des questions ou se livrer à des confidences. Souvent, les gens répètent que mes travaux leur plaisent à cause de la finesse du trait, l'harmonie des couleurs ou qu'il s'en dégage de la poésie visuelle. En somme, que la douceur de mon travail leur permet d'oublier ce qui les tracasse et les plonge dans un monde loin des difficultés actuelles que nous subissons toutes et tous à une échelle plus ou moins différente. En somme, pour eux, mes créations sont apaisantes, voire thérapeutiques. ♦

Daniel Bastié est auteur de romans et essais tout en poursuivant ses activités d'enseignant. Son dernier livre : *Michel Magne – de la musique d'avant-garde au cinéma*, (Éditions Ménades) – Broché 176 pages, ISBN 978-2931135105.

Devenir **acteur** de sa vie

Entretien de Vanessa Greindl avec Pascale Otten sur le thème « Guérir »

Rivages Pourrait-on dire que la psychanalyse guérit le patient?

Vanessa Greindl : la guérison a quelque chose d'assez particulier dans le cadre d'une cure analytique parce qu'elle surgit, elle survient, presque par surprise. Ni patient ni analyste ne lui font la chasse, même si, naturellement, les personnes qui se rendent à leurs séances le font pour aller mieux.

R. Y a-t-il tout de même l'objectif de guérir?

V. G. : Oui, en arrière fond. Mais non en première ligne. L'analyste reçoit, sans conseils ni médicaments, avec une proposition d'analyse, d'interrogation, de questionnement autour du problème ou de la maladie, entendue comme un « mal à dire ».
« D'où cela vient, depuis quand… ? »
Assez vite, le travail évoquera l'être au monde de chacun, de chaque un qui se mettra en chemin. Soit entre autre s'atteler à la question des origines, des chaînes qui attachent, qui ne sont plus nécessaire, mais qui l'ont été un jour peut-être…
Il est dans notre discipline une expression de Lacan fort parlante, la « guérison de surcroît ». Elle évoque cette surprise et, dans la méthode, le fait de ne pas se centrer sur la guérison à tout prix, mais sur le travail qui, s'il se fait correctement, aura des effets de « guérison ».

Lien avec les récits bibliques de guérison

R. On voit dans les évangiles que les gens ont souvent accouru pour se faire guérir par Jésus.

V. G. : Dans les récits bibliques, une demande est formulée, la réponse est toute autre et quelque chose se passe du côté du verbe et de la vie.

R. Souvent, le récit biblique nous parle de « remettre debout ».

V. G. : Oui, par sa parole, le Christ enjoint à être adulte.
Il y a là quelque chose qui ressemble à l'analyse : une responsabilité est rendue au sujet qui devient acteur de sa vie. L'analyse amène le sujet à reconnaître les difficultés de sa vie mais aussi et surtout à pouvoir s'interroger, « que faire de ce que j'ai reçu ? », et agir.

Devenir sujet de son avenir

Certes, il est pour chacun, et pour certains plus que d'autres, des « cartes manquantes ». Néanmoins, la question qui se pose pour tous reste « que faire de ces cartes-là, aujourd'hui ? ». Comment vivre ma vie avec ce que j'ai, ce que je suis, ce que je n'ai pas, ce que je ne suis pas ?

R. Est-ce que le fait d'être reconnu comme victime, travail qui se fait davantage de nos jours dans la société, juridiquement ou par des prises de parole comme avec les hashtags peut être un pas vers une « guérison » ?

V. G. : Oui, si c'est bien pensé par celui qui fait le chemin de se faire reconnaître comme victime et par celui qui acte cette reconnaissance, un juge par exemple. Pour sûr, il importe d'être reconnu comme tel, ce qui évitera de courir toute sa vie derrière la reconnaissance d'avoir été maltraité, violé, volé…
Néanmoins, le travail de cure consistera à passer à autre chose, à vivre par exemple, plutôt que reproduire sous d'innombrables formes la maltraitance dont il fut question ce qui est aussi une façon de tenter une énième fois de la faire reconnaître.
Si la reconnaissance du méfait importe, le réflexe « victimaire » produit aussi une autre difficulté, la déresponsabilisation qui semble réduire la liberté intérieure, et survaloriser chez chacun le « résultat de son histoire passée » plutôt que de soutenir chez tous le « sujet de son avenir », ce qui serait plus vivant, plus actif.
L'analyse tend notamment à guérir de cela : d'objet de l'autre, il s'agit de passer à… devenir sujet de sa vie.

Le bonheur

Cela apporte un certain bonheur en effet, une plus grande liberté, d'être moins soumis au regard, au jugement, aux pensées… de l'autre.

Clotilde Leguil amène dans un de ses livres l'idée que la cure ne promet pas le bonheur, mais propose la capacité de dire « je ». J'aime beaucoup cette formulation, car elle dit quelque chose du bonheur d'exister précisément il me semble, du bonheur de vivre, d'être soi.

Guérir, c'est aussi apprendre à faire avec le rose et le noir, la vie n'étant pas nécessairement facile. Ne s'agit-il pas de reconnaître que la tristesse, la douleur la peine, la mort, la maladie font partie de la vie ?
Le « bonheur », serait-ce aussi apprendre à faire avec ? ♦

Pascale Otten est historienne de l'art agrégée. A travaillé dans l'enseignement comme professeur et inspectrice. Elle vient de coécrire un ouvrage « Créons notre identité citoyenne au phil de l'Art ».

Vanessa Greindl est psychanalyste et psychothérapeute. Elle reçoit des enfants et des adultes en consultation, donne des conférences et des formations. Elle est également artiste sculpteur sous le nom de Graine d'Elles.

Le Dieu qui sauve

Philippe Van den Heede

« Va, ta foi t'a sauvé », affirme Jésus au malade après avoir accompli un miracle de guérison. Cette phrase peut étonner plus d'un lecteur d'aujourd'hui : la maladie et la guérison sont-elles de l'ordre de la foi ? De même, après avoir guéri dix lépreux, Jésus leur dit : « Allez vous montrer aux prêtres. » La santé n'est-elle pas plutôt du ressort des médecins ?

Ces questions sont en réalité anachroniques : « Dans notre pensée moderne, marquée par la démarche scientifique, notre approche de la maladie suscite la question du *comment*. Comment se propage telle ou telle maladie, comment agit cette bactérie ou ce virus, et surtout comment agir sur le mal pour le guérir ? Dans les cultures préscientifiques, qu'elles soient bibliques ou contemporaines, la question du *comment* n'est pratiquement jamais formulée. À la question du *comment*, la culture biblique substitue la question du *pourquoi*[1]. » Pourquoi, par exemple, cet homme est-il né aveugle ? Comme souvent, ce que l'on ne comprend pas, on l'attribue aux dieux. La maladie serait-elle un châtiment envoyé par une divinité, un démon ?

Remémorons-nous la première vague de covid : l'impuissance de la médecine à contrer ce virus fut un choc dans nos pays occidentaux habitués à une rhétorique du succès médical, aux promesses technologiques d'une santé augmentée visant même l'immortalité (le transhumanisme). Nous en avions presque oublié notre vulnérabilité : la mort n'est pas un « défaut de fabrication », elle fait partie de notre vie !

Alors que la pandémie progressait rapidement, les habitants de la ville suisse de Soleure se sont étonnés de voir dans leurs rues une affiche sur laquelle on pouvait lire :

« *Le coronavirus ne vient pas de Chine ! Le Coronavirus est un châtiment divin [himmlischer Anschlag] contre notre morale ! L'occasion de se convertir*[2]. »

Le châtiment de Dieu pour expliquer une épidémie, un tremblement de terre ou d'autres catastrophes, un topos qui se retrouve depuis l'Antiquité et dans toutes les religions. L'Ancien Testament contient lui aussi de nombreuses références aux maladies, aux épidémies, présentées comme des punitions divines.

Pourtant déjà dans l'Ancien Testament, certains textes, comme le livre de Job, ont remis en question la théorie du *do ut des*[3].

Quant à Jésus, son enseignement va plus loin. Dans l'épisode de l'aveugle-né, les apôtres posent à Jésus la question suivante : « Qui a péché, lui-même ou ses parents, au point de naître aveugle ? » La réponse de Jésus fuse : « ni lui ni ses parents ». Jésus dissocie péché et maladie. Sa cécité n'est pas le lieu du châtiment divin mais va devenir au contraire le lieu où Dieu rejoint l'homme dans sa fragilité et où il va se révéler à tous comme Dieu de vie et de guérison. ♦

Philippe Van den Heede est Docteur en philologie romane et en théologie, il enseigne la théologie biblique à l'Instituto Universitario Sophia (Florence, Italie)

1. Pierre de Martin de Viviés, *Ce que dit la Bible sur… La Santé*, n° 30, Nouvelle Cité 2017, 16-17.

2. https://www.solothurnerzeitung.ch/solothurn/kanton-solothurn/coronavirus-ist-nicht-aus-china-das-plakat-einer-privatperson-wirft-fragen-auf-138084240 (08/01/2023)

3. Voir Marion Muller-Colard, « Qu'ai-je fait au bon Dieu », Rivages n° 34 (2022), 13-15.

La consolation de l'ange

Christian Bodiaux

Sans doute s'agit-il là d'un lieu commun, mais il n'en demeure pas moins que la maladie, mortelle a fortiori, est propre à déchaîner les angoisses existentielles. Et pour cause.

Lointain, très lointain encore paraissait le terme, l'on n'y pensait pas, l'on n'envisageait tout simplement pas de l'atteindre un jour, et voici qu'il surgit à l'impromptu. Soudain, tout devient urgent. Tout ce qui était remis à plus tard, les désirs inassouvis, les empilements de projets sans cesse ajournés, les rêves jamais sortis des rêveries, les espoirs restés vains... à tout cela, le « plus tard » vient à manquer. L'angoisse serre la gorge.

Pourtant, un minimum de lucidité eût permis d'amortir le choc, de préparer ce jour bien en amont, sans s'abîmer pour autant dans la neurasthénie. Il est de ces questions, de caractère abrupt et sauvage, qui exigent un apprivoisement progressif. Et cela, dans la perspective d'une guérison spirituelle, à défaut de guérison physique. Guérison spirituelle, en effet, car nombreux sont les indices qui tendent à asseoir la conviction que tout ne s'achève pas avec la cessation des fonctions biologiques.

Probablement est-ce dans cet esprit que Frédéric Lenoir dut imaginer de présenter les questions fondamentales de la condition humaine à ses lecteurs, au moyen d'un récit dont la forme fait honneur à la méthode socratique. Un dialogue, en effet, s'engage entre Blanche, arrivée au bout de ses très longues années de vie, et Hugo, lequel vient de frôler le terme de sa vie, par désespoir, ou plutôt, par absence de sens, ce qui revient à peu près au même. Tout sépare ces deux êtres, mais la confrontation à la radicalité de la vie et de la mort les rapproche immédiatement. Elle, a vécu à plein, et elle sait ; lui commence à peine à vivre, et ne sait rien, ou pas grand-chose. Elle, a cherché à découvrir ce qui soutient ce monde et se cache derrière son apparence matérielle ; lui, non seulement ne s'est pas interrogé sur la possibilité d'un envers du décor, mais, sous l'effet d'un matérialisme aveugle, il prend ce décor pour la limite de toute chose. Elle, enfin, ayant traversé la souffrance, et pas n'importe laquelle, a pu éprouver que celle-ci ne résume pas le tout de la vie ; lui en fait un horizon indépassable. Leurs échanges permettent donc à l'auteur d'ouvrir diverses pistes dans l'épaisseur des enjeux de la vie et de sa fin. Il convoque, à son appui, Victor Hugo et Etty Hillesum, qui accompagnent le lecteur au fil des chapitres. Ceux-ci alternent l'histoire de Blanche et de Hugo, au mois de juillet 2019, et les événements vécus par Blanche en 1945.

À lire donc, même si la conclusion de l'ouvrage a un côté « *too much* », qu'on regrettera. ♦

Christian Bodiaux est historien de l'art. Diplômé en sciences du travail. A été accompagnateur spirituel en hôpital psychiatrique.

Bien Finir . Luc Templier

Chère Madame, chère Amie,

Nous voilà arrivés au terme de notre périple. Les années ont passé. Nos échanges forment une boucle qui n'a ni début ni fin. Vous pouvez donc reprendre nos lettres où bon vous semble. Certains mots, certaines images, certains commentaires ne peuvent être saisis qu'à l'exact moment propice où ils doivent se présenter devant nous, lorsque le terrain est prêt. Le sens alors nous arrose comme une pluie fine, car la semence ne peut croître que sur un terrain labouré, amendé, fertilisé et arrosé.

Si vous reprenez nos lettres, elles ne feront que s'enrichir, entre les lignes, de votre propre expérience et de vos progrès sur la voie.

Vous me demandez ici de vous rappeler l'indispensable. Je vais donc vous donner quelques mots qui recouvrent pour moi l'essentiel, sachant ce qu'il y a de réducteur à vous livrer une liste sans nuance. Voici ces mots : **le courage, l'audace, l'action, la persévérance, l'accueil, la fluidité et la vigilance.**

Je vous invite à les écrire sur une de vos œuvres, pour qu'ils vous appartiennent désormais.

Essayez donc dorénavant de m'oublier, afin de vous approprier toutes ces réflexions que nous avons échangées, de sorte qu'elles ne vous viennent plus de l'extérieur et vous dominent, mais qu'elles vivent et croissent en vous. Sinon, nos échanges épistolaires risqueraient de devenir *lettres mortes*.

Pour finir, je vous autorise, comme vous me le demandez, à rassembler mes lettres accompagnées de vos calligraphies, pour en faire un livre. Si cet ouvrage peut encourager quiconque à faire le premier pas, celui qui change le cours de sa propre vie, il aura dès lors sa récompense.

Il n'est pas exclu que nous nous retrouvions un jour, sur d'autres « rivages », là où nous pourrons encore conjuguer nos efforts.

A vous, bien fidèlement.

P.S.: C'est la qualité de son Art de Vivre qui sert à mesurer l'Homme, et donc l'Artiste.

Lettre et calligraphie sont *inspirées du livre de Luc Templier* **L'Art de Vivre**, *Editions Dervy.*

bienfinir

Se donner du temps
Sortir de l'accusation
Sortir de la culpabilité
Sentiment de vengeance
Récapituler son histoire
Poser un acte symbolique

Le Courage, L'Audace, L'Action, La Persévérance, L'Accueil, La fluidité, La Vigilance

Histoire de Rivages

Récit de Pascale Otten

Une belle équipe démarre *Rivages* en juin 2016, renouvelant la proposition de *RiveDieu*, pour explorer de « nouvelles rives ». D'emblée, le ton est donné sur la couverture : Éveiller au bien commun, changer notre modèle économique, accepter nos émotions ! L'équipe vient d'horizons divers et cherche à présenter une spiritualité vivante aujourd'hui.

Le numéro 4, sur l'Apocalypse, accompagnera l'œuvre d'une artiste australienne, Irène Barberis, qui sera exposée à la cathédrale Saint Michel à Bruxelles.

A partir de ce numéro, toutes les couvertures seront composées à partir d'œuvres d'art, une voie royale vers la spiritualité et la méditation.

Les thématiques, toujours choisies en équipe, sont présentées par un verbe, qui sera décliné par les divers auteurs des articles afin de donner à lire les multiples facettes d'un verbe d'action ou inspirant : se recentrer, donner, découvrir, chercher, traverser…

Chaque numéro est une aventure !

Notre équipe éditoriale est riche de sa diversité, non seulement en âge – ses membres ont entre 25 à 80 ans – mais aussi par leurs engagements spirituels pluralistes : religieux (jésuites, dominicains, bénédictines, musulmans) pour certains, mais aussi spiritualité athée, engagements sociétaux, artistiques, écologiques.

Certains membres partent vers d'autres horizons, de nouveaux embarquent dans l'aventure : avec le numéro 17, en 2019, nous accueillons un philosophe, professeur à l'Université de Namur, qui entraînera d'éminents collègues dans la barque Rivages !

Le Covid obligera à nous réunir par visio-conférences, ce qui créera moins d'interactivité, de spontanéité, mais pousse alors à plus de créativité : nous avions le profond souhait de « tenir bon » dans un moment difficile que chacun traversait : il nous a semblé plus que jamais nécessaire d'inspirer des moments de spiritualité et de réflexion.

Des associations sont devenues partenaires de l'équipe, afin de nous apporter une ouverture vers leur travail de terrain : Magma qui organise un journalisme citoyen pour les jeunes, BePax qui développe un travail sur la paix avec analyses, formations et le Centre Avec : analyser pour s'engager. De nouveaux collaborateurs nous rejoignent aussi : une enseignante, doctorante en sciences de l'éducation, un galeriste passionné d'art aborigène, un accompagnateur spirituel en hôpital psychiatrique.

Fin 2020, alors que nous bouclions le numéro 26, Jean-François Grégoire, prêtre, aumônier de prison, qui participait activement à l'équipe et à la rubrique « regards croisés » en dialogue avec la psychanalyste Vanessa Greindl, décède accidentellement.

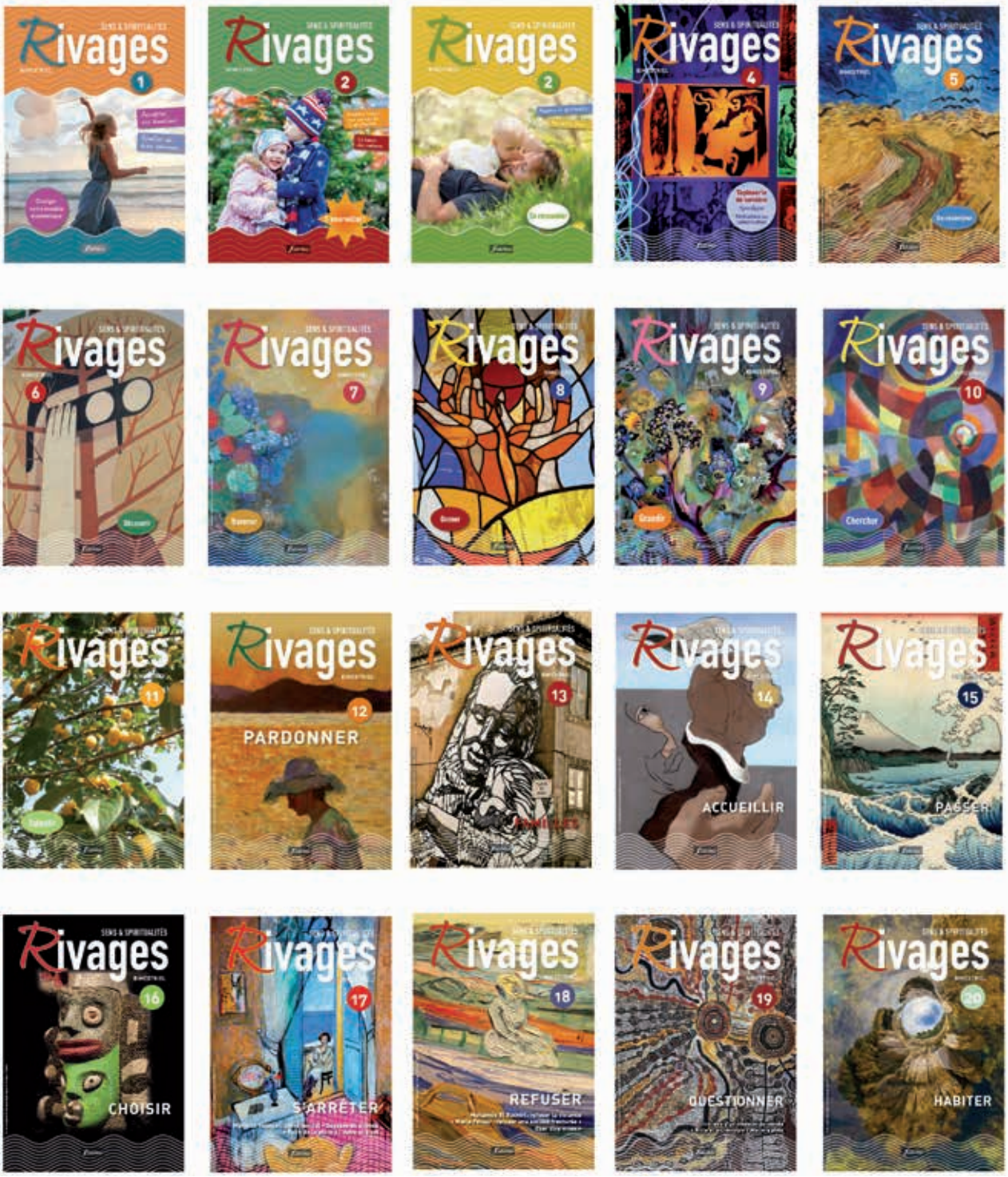
En 2021, nous inaugurons une présentation avec des « artistes invités » qui illustreront les divers numéros, soutenant ainsi ce « fil rouge » de l'art comme vecteur de spiritualité et du souhait de Rivages de mettre en valeur les artistes et leurs œuvres.

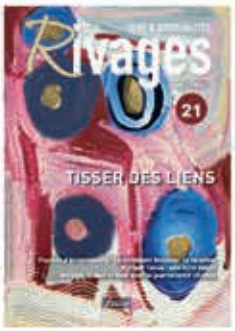
Que dire du souffle qui a animé chaque membre de l'équipe éditoriale, chaque collaborateur durant toutes ces années ?… C'est un énorme merci qui me vient aux lèvres pour ce que chacun a donné : de son temps, de sa compétence, avec tant de générosité, de rigueur.

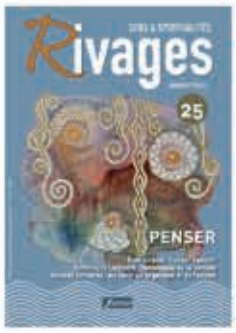
Nous espérons que *Rivages* a rempli sa mission et vous a permis de nourrir votre spiritualité et de rencontrer des témoins d'aujourd'hui qui cherchent à améliorer notre monde.

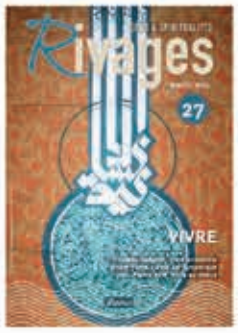
Gratitude et reconnaissance :

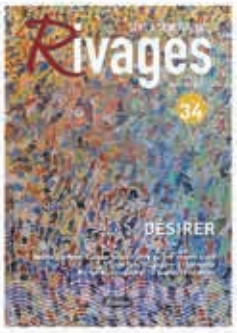
- *à l'équipe éditoriale : Alain Arnould, Geneviève Bergé, Maxime Bollen, Charles Delhez, Marie Gevers, Dominique Lambert, Nicolas Monseu, Guy Ruelle, Myriam Tonus,*
- *aux collaborateurs : Hicham Abdel-Gawad, Daniel Bastié, Christian Bodiaux, Bertrand Estrangin, Vanessa Greindl, Jean Hanotte, Samira Mhanzhez Serghini, Jean-Pierre Otte, Jacques Scheuer, Luc Templier, André Wénin, Elisabeth Van Overbecke,*
- *et à tous ceux qui ont fait une part du chemin avec nous : Stéphane Dupuis, Marie-Rose Crits, Véronique Lux, Renaud Gérard, Armel Job, Pascale Eyben, Constance Proux, Simon Malotaux, Ignacio Claverio, Christian De Duytschaever, Marie-France Stordeur, Geoffrey Legrand, Marie-Raphaël de Hemptinne, Lucien Noullez, Vincent Delcorps, Amandine Kech, Benjamin Peltier, José Gérard, Arnaud Join-Lambert, Nicolas Wezel.*

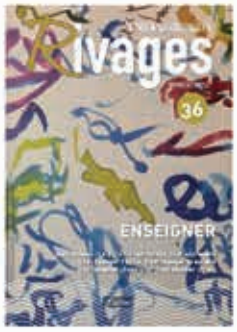

Rivages 1
Rivages 2
Rivages 2
Rivages 4
Rivages 5
Rivages 6
Rivages 7
Rivages 8
Rivages 9
Rivages 10
Rivages 11
Rivages 12
PARDONNER
Rivages 13
Rivages 14
ACCUEILLIR
Rivages 15
PASSER
Rivages 16
CHOISIR
Rivages 17
S'ARRÊTER
Rivages 18
REFUSER
Rivages 19
QUESTIONNER
Rivages 20
HABITER

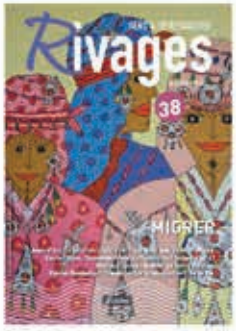


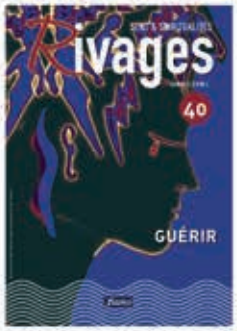






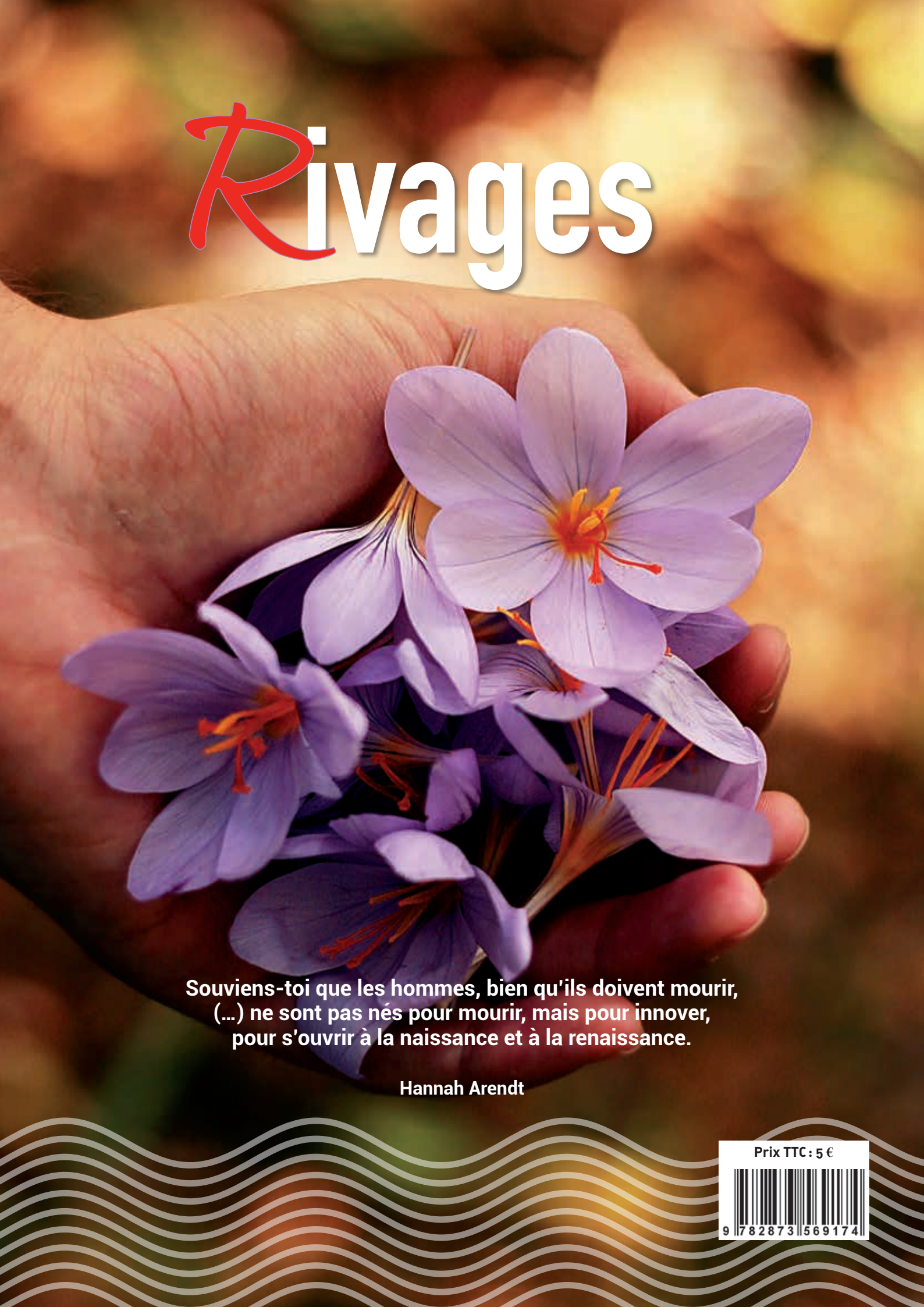






Retrouvez tous les numéros de Rivages au format PDF ainsi qu'un index des personnes citées tout au long de notre histoire en scannant le QR code

Rivages



**Souviens-toi que les hommes, bien qu'ils doivent mourir,
(…) ne sont pas nés pour mourir, mais pour innover,
pour s'ouvrir à la naissance et à la renaissance.**

Hannah Arendt

Prix TTC : 5 €

9 782873 569174